



Je vis Martha Endell prosternée devant le foyer. — Page 37, col. 3

faut pour être heureux, même en exil ; pourquoi aspirer à une immense richesse ?

La signora jeta un regard de reconnaissance sur Markham, qui, du même coup, s'éleva considérablement dans l'esprit de la comtesse.

Les deux femmes s'opposaient de tout leur pouvoir aux idées de spéculation du comte et elles étaient enchantées de trouver dans Richard un avocat habile pour soutenir leur opinion.

— Je considère, continua le comte, qu'un homme est tenu d'augmenter, autant qu'il est en son pouvoir, la fortune qu'il doit laisser à ses enfants, et comme mes terres de Castelcicala sont confisquées et que je ne puis compter que sur une certaine somme d'argent comptant, je suis déterminé à en placer la plus grande partie dans une affaire qui doit donner d'immenses résultats.

— Et quel est la nature de cette entreprise ? demanda Markham.

— C'est une ligne de bateaux à vapeur, entre Londres et Montoni, la capitale du grand-duché de Castelcicala ; une semblable entreprise acaparerait tout le commerce actuel de Livourne à Civita-Vecchia, et Montoni deviendrait le grand port de l'Italie.

— Ce projet paraît certainement raisonnable, observa Richard, et guidé par votre expérience, il n'est pas douteux que votre attente ne se réalise. Je préfère vous voir risquer de l'argent dans une entreprise de ce genre, que dans une de ces affaires extravagantes qui n'ont pour recommandation que leur originalité.

Le comte sourit d'un air de triomphe et de satisfaction, heureux qu'il était d'avoir convaincu son jeune ami.

Le lendemain, le comte Altéroni se rendit à Londres et ne revint qu'à l'heure du dîner.

Après le repas, quand Richard et lui se trouvèrent seuls, devant une bouteille de vieux bordeaux, le comte dit d'un air demi-mystérieux et confidentiel :

— J'ai rompu la glace ce matin ; j'ai fait le premier pas. J'ai confié les fonds nécessaires à

monsieur Greenwood, c'est le nom du capitaliste avec lequel je dois opérer, et il va immédiatement s'occuper de fonder l'entreprise. Cependant je ne dirai rien de ceci à la comtesse ni à Isabelle, avant que quelques jours ne se soient écoulés ; car, en affaires, les femmes ont toujours des appréhensions qui vous donnent ce que les Français appellent une *peur du diable*.

Richard ne fit aucune observation ; je mal — si mal il y avait — était fait, et il ne voulait pas faire partager au comte ses inquiétudes qui, en définitive, auraient pu n'être pas fondées.

La conversation sur ce sujet en resta donc là pour le moment, et les deux gentilshommes allèrent rejoindre les dames au salon.

BERNARD DEROSNE.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS

Je fus surpris en rentrant de rencontrer Cham à la porte de monsieur Barkis, et plus surpris encore d'apprendre qu'il y avait laissé Émilie.

Elle y parle avec quelqu'un, me dit-il, et elle m'a envoyé chercher sa bourse ; elle avait donné rendez-vous chez sa tante à une jeune femme qui est venue ce soir, à la tombée du jour, sous sa fenêtre, la supplier au nom du Christ d'avoir pitié d'elle. C'étaient là de solennelles paroles, monsieur Davy !

— Quelle est donc cette jeune femme, mon cher Cham ?

— Monsieur Davy, une malheureuse que toute la ville foulerait aux pieds comme un ver, une pauvre fille qu'Émilie a connue autrefois à l'école et puis dans l'atelier de M. Omer, quoiqu'elle ne doive plus la connaître... Martha Endell, plus âgée qu'Émilie de deux ou trois ans.

— C'est la première fois que j'entends son nom, dis-je, quoique j'aie dû la voir parmi les ouvrières de M. Omer.

— L'oncle Daniel, voyez-vous, poursuivit Cham, tout bon, tout tendre qu'il est, n'aurait pu supporter de voir son Émilie et cette Martha Endell causer ensemble pour tous les trésors engloutis dans la mer.

Je compris aussi bien que Cham le sentiment de M. Daniel Peggoty et ne doutai pas que cette malheureuse ne fût la même que nous avions rencontrée ce soir même sur la grève suivant Cham et Émilie.

— Je vous avoue, monsieur Davy, que j'éprouve la même chose que l'oncle de Daniel, dit Cham. Mais comment résister à la compassion exprimée par Émilie ? Je n'ai pu la blâmer quand j'ai su qu'ayant tracé quelques mots au crayon, elle avait jeté le papier à Martha en lui disant : « Je ne puis vous voir ici ; tenez, voilà un billet pour ma tante Barkis ; allez m'attendre dans sa maison ; elle vous recevra pour l'amour de moi. J'irai vous y trouver dès que mon oncle sera embarqué. » Je n'ai pu la blâmer quand elle m'a dit tout à l'heure, avant d'entrer : « Cham, nous sommes venus ici sans ma bourse, allez la chercher. »

Je ne savais si je devais entrer avec Cham ; mais ce fut Peggoty qui lui ouvrit. Comme elle me tendit la main, je franchis aussi le seuil de la porte, et presque sans le vouloir, je me trouvai au milieu de la cuisine qu'il fallait traverser pour monter à ma chambre.

Émilie était là debout, les larmes aux yeux, et à ses genoux, dans une attitude qui révélait qu'elle venait de les embrasser, je vis Martha Endell prosternée devant le foyer.

— Cham, dit Émilie à demi-voix, Martha désire se rendre à Londres,

— Plutôt à Londres qu'ici, interrompit une voix, celle de Martha, restant toujours aux pieds